Zeitschrift: Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques

Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie

Band: 37 (1904)

Heft: 5

Artikel: Louis Bourguet : son projet d'édition des ouvres de Leibniz

Autor: Bovet, Pierre

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-379764

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 02.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LOUIS BOURGUET

Son projet d'édition des œuvres de Leibniz.

PAR

PIERRE BOVET

L'Association internationale des Académies, qui a tenu ses premières assises à Paris en 1900, a décidé d'entreprendre une édition complète des œuvres de Leibniz. L'Académie impériale de Vienne, l'Académie royale de Berlin et, à Paris, l'Académie des sciences morales et politiques ont été plus spécialement chargées de diriger cette publication, et elles en ont abordé les travaux préliminaires avec le plus grand soin. C'est que la tâche qui leur est proposée n'est rien moins que facile. Leibniz, en effet, n'a publié lui-même qu'un seul ouvrage : la *Théodicée*. Le reste de sa philosophie était connu à ses contemporains par des articles très nombreux publiés dans divers recueils, notamment les *Acta eruditorum* de Leipzig et le *Journal des Savans*, et aussi par ses lettres particulières à des hommes de science de tous pays. Mais là ne s'était pas bornée l'activité littéraire du philosophe : ses papiers, conservés à la Bibliothèque royale de Hanovre, renferment encore d'immenses trésors ; c'est de là qu'on a tiré jadis les *Nouveaux essais* et la *Monadologie ;* M. Couturat vient d'en extraire encore la matière d'un volume d'*opuscules et de fragments inédits* sur lesquels il fonde une interprétation nouvelle de tout le système, et, à

ce volume, il a mis pour épigraphe ce mot d'une lettre de Leibniz à Placcius qui est bien propre à nous faire réfléchir : « Qui me non nisi editis novit, non novit. »

Il y a donc lieu de publier une édition complète des ouvrages et des articles, de la correspondance et des papiers de Leibniz. C'est déjà, en soi, un travail immense, et si l'on veut faire une édition vraiment définitive, qui soit digne des corps savants qui en ont décidé l'exécution, qui puisse, par exemple, être comparée à l'édition de Descartes que donnent depuis 1897 MM. Adam et Tannery, il faut faire précéder le travail lui-même d'enquêtes et de recherches très étendues. On a envoyé d'abord un questionnaire à toutes les grandes bibliothèques de l'Europe, puis des collaborateurs nombreux ont entrepris des voyages d'enquête et dépouillé sur place les documents qui leur avaient été ainsi signalés. Le premier résultat de ces travaux d'approche sera un catalogue complet et critique des œuvres de Leibniz en cinq forts volumes qui paraîtront d'ici à trois ans. Pour l'œuvre elle-même, le premier projet prévoyait une centaine de volumes.

Il est indispensable qu'un éditeur connaisse ceux qui l'ont précédé ; il a intérêt même à ne pas laisser de côté les tentatives d'édition, les travaux préliminaires de devanciers qui n'ont pas abouti. L'édition de Descartes que je mentionnais tout à l'heure suffirait à le prouver. MM. Adam et Tannery[1] ont tiré le parti le plus heureux d'un exemplaire des Lettres de Descartes (éd. Clerselier) déposé à la Bibliothèque de l'Institut, copieusement annoté par Legrand en vue d'une nouvelle édition qui n'a jamais été donnée. Ces notes marginales ont fourni plus d'une date et permis de résoudre plus d'un problème.

Les quelques textes qui suivent, relatifs à un projet d'édition des œuvres de Leibniz, n'ont pas cette importance ; peut-être néanmoins fourniront-ils à la grande publication qui se prépare quelques faits de détail utiles à l'ensemble. C'est à la demande d'un des collaborateurs de l'Académie de Berlin

[1] Ed. Adam et Tannery, t. I, p. XLVIII sq., cf. E. de Budé, *Vie de J.-R. Chouet*, p. 168. Genève 1899.

que nous nous sommes décidé à les publier. Ils sont tirés des papiers de Louis Bourguet, qui fut, comme on sait, un correspondant de Leibniz, et l'un des plus marquants au point de vue philosophique.

* * *

Né à Nîmes en 1678, Louis Bourguet avait, à l'âge de six ans, quitté cette ville pour accompagner ses parents en Suisse où ils se réfugiaient pour cause de religion. La famille s'établit à Zurich ; elle y importa l'industrie des toiles peintes. Esprit extraordinairement curieux, le jeune Bourguet, appelé à voyager pour la maison, en Italie surtout, y rechercha avec ardeur les antiquités locales et devint bientôt, en matière d'archéologie italique tout d'abord, une autorité incontestée. Nous le trouvons tantôt en Italie, surtout à Venise, et tantôt en Suisse, à Morges et à Neuchâtel où il avait pris femme en 1709. C'est dans cette dernière ville qu'il se fixa définitivement. En 1731, le Conseil de ville l'y nommait professeur de philosophie et de mathématiques. Il exerça ces fonctions jusqu'à sa mort, le 31 décembre 1742[1].

Ainsi que le dit M. Ph. Godet dans son *Histoire littéraire de la Suisse française*, il faudrait énumérer toutes les sciences pour dire quelles étaient les études favorites de Bourguet. Comme Leibniz lui-même, il correspondait avec les savants du monde entier sur les sujets les plus divers : géographie, linguistique, archéologie, mathématiques, philosophie, missions chrétiennes, droit naturel.

Aussi ses papiers, qui sont conservés à la Bibliothèque de la Ville de Neuchâtel, contiennent-ils nombre de lettres précieuses : Réaumur, Mairan, le président Bouhier de Dijon, Wolff, les Bernoulli, Herman[2], Scheuchzer, Hottinger,

[1] Voir sur la vie de Bourguet, outre les articles des grands dictionnaires, Haag, *La France protestante;* Jeanneret et Bonhôte, *Biographies neuchâteloises*, et surtout l'intéressante notice de Louis Favre. *Musée neuchâtelois*, 1866. Sur Bourguet professeur : Pierre Bovet, *Le premier enseignement de la philosophie à Neuchâtel. Musée neuchâtelois*, 1904.

[2] La correspondance de HERMAN et de Bourguet touche souvent à Leibniz. Dans

Abauzit, et notamment tout ce que l'Italie comptait alors de savants dans tous les domaines : Vallisnieri, Zendrini [1], Gori, Zanichelli, Maffei, etc., y sont largement représentés.

Je n'ai pas le dessein d'étudier ici les relations de Bourguet et de Leibniz. Elles furent tout épistolaires. GERHARDT (*Die philosophischen Schriften von Leibniz*, III, p. 539 sq.) a publié, les principales lettres échangées de part et d'autre, et, dans un opuscule récent [2], M. Louis ISELY, professeur à l'Académie de Neuchâtel, a analysé de près cette correspondance, en donnant des extraits de lettres inédites. Toutes sont conservées à Hanovre et non à Neuchâtel.

Ce qui nous occupera ici, c'est uniquement le projet longtemps caressé, mais qui ne fut jamais réalisé, par Bourguet, de donner une édition des œuvres de l'illustre philosophe dont il avait été l'ami. Le premier qui ait mené à bien une entreprise analogue, DUTENS, connaît la tentative de Bourguet, il y fait une brève allusion (vol. I, p. III) Les papiers déposés à la Bibliothèque de Neuchâtel montrent que ç'avait été son rêve pendant plus de vingt ans, et qu'il avait, pour le réaliser, fait des démarches nombreuses, qu'il vaut la peine de retracer.

Ce projet de Bourguet a passé par trois phases qu'il est bon de distinguer.

Dans la première, qui commence sans doute immédiatement après la mort de Leibniz et va jusqu'en 1728, Bourguet ne songe qu'à ce qui concerne la philosophie et la dynamique de Leibniz ; il n'est pas préoccupé de ne donner que des

une lettre du 7 février 1713, Herman, professeur à Padoue, communique à Bourguet des extraits d'une lettre qu'il vient de recevoir de leur « commun patron ». Il s'agit de la *Théodicée* et des traductions qu'on en fait en plusieurs langues. Ce fut Herman qui porta à Leibniz les remarques de Bourguet sur cet ouvrage.

[1] ZENDRINI était également un correspondant de Leibniz. Il y a dans les papiers de Bourguet quelques pièces que Zendrini lui avait remises pour être communiquées à Leibniz. La lettre de Zendrini qui les accompagnait est datée du 10 août 1716. « E qualche tempo che ricevei lettere del S. Leibnizio, » écrit-il. On sait que Leibniz mourut le 14 novembre de cette même année.

[2] *Cinq lettres inédites de Bourguet*. La Chaux-de-Fonds. Imprimerie du *National suisse*, 1904.

pièces inédites et recueille lui-même ou fait recueillir par d'autres les articles insérés par le philosophe dans divers journaux. Ses papiers renferment un grand nombre de copies de « pièces » de Leibniz qui se rattachent sans aucun doute à ce projet. Nous savons, par sa lettre à Du Lignon, du 28 décembre 1720, qu'il comptait sur la collaboration d'ABAUZIT, de Genève, « pour ce qu'il y a de mathématiques dans la philosophie de M. Leibniz. » D'une manière générale, il profite de ses relations épistolaires pour solliciter des manuscrits ou des lettres de Leibniz. CHR. WOLFF lui écrit de Marburg le 29 mars 1727 : « Leibnitianorum quæ desideras nihil habeo ; quodsi tamen iis potiundi occasio sese offerat, Tui, quod debeo, desiderii memor ero. »

En 1728, Bourguet entre en rapport avec CHARLES-ETIENNE JORDAN, le futur premier vice-président de l'Académie de Berlin. Celui-ci a en main un très grand nombre de papiers précieux. Entre les deux hommes une entente est décidée. Du coup le projet d'édition s'élargit. Jordan écrit de Prentzlau, où il était pasteur, en date du 14 janvier 1729 : « Jamais mon nom ne pourroit être mieux placé qu'à côté du vôtre.... Je seray votre satellite, et mihi eris Jupiter....

» Voici ce que je fourniray pour le Recueil que nous publierons ensemble.... Lettres de M. DE SPANHEIM à Leibnitz, et quelques réponses de Leibnitz ; quelques-unes à Messieurs BESSER, COUNEAU, Mlle SCUDERI, une très curieuse à l'EVÊQUE DE MEAUX, à M. DES VIGNOLES, à l'abbé BIGNON, à M. DE FUCHS, à M. DANCKELMAN, une à Mrs de l'ACADÉMIE DE PARIS, à Madame de BRINON, cette lettre est très curieuse. Divers morceaux qui peuvent entrer dans la vie de l'auteur. Tout ceci est de M. Leibnitz.

» Plusieurs lettres latines de RABENER à Leibnitz et les réponses; de STENGER, et la réponse; d'ACOLUTHUS et la réponse ; une lettre de Madame DE BRINON à M. de Leibnitz qui contient plusieurs particularités qui concernent le grand et illustre PELLISSON.

» *It.* Une pièce de M. de Leibnitz, dans laquelle il fait voir qu'en vertu des obligations que lui a la Cour de Prusse, on doit lui accorder pension.

» Une lettre allemande de Leibnitz à BAUMGARTEN et la réponse sur une façon de chariot inventée par Leibnitz; c'est cette invention qui a porté BECHER à se moquer de Leibnitz; et c'est de cela qu'est venue l'animosité qui régnoit entre ces deux grands hommes.

» Objections de M. LENFANT contre le sistème des forces de M. Leibnitz. »

Et la collection de Jordan s'accroît encore. « J'ai vu, écrit-il le 1er juillet 1729, Monsieur LA CROZE, qui me fit présent d'un gros volume de lettres du fameux CUPER de Deventer, et d'une cinquantaine de celles que feu M. de Leibnitz lui avoit écrit. »

Au printemps de 1730, Jordan envoie à Bourguet tout ce qu'il lui a promis, sauf la pièce de Lenfant et la requête à la cour de Prusse, cela pour des raisons de discrétion faciles à comprendre.

De Prentzlau à Neuchâtel, une collaboration effective était difficile. Au bout d'un an, Jordan écrit à Bourguet (second jour de Pâques 1731): « Il paroit, Monsieur, que vous voules vous seul vous charger de ce travail; j'ay trop à cœur les interests du public pour ne pas vous communiquer tout ce que je puis avoir sur ce sujet; vous recevres un paquet par des marchands de Leipzig. »

Le colis voyage lentement; pendant plus de six mois, Jordan n'en pas de nouvelles. Il a fait pourtant à Bourguet les recommandations les plus pressantes: « Je vous prie que ce Paquet me soit exactement renvoyé dès que, Monsieur, vous en aures fait usage; Je suis assuré, Monsieur, qu'au cas qu'il plut à la Providence de nous affliger de votre perte, que vos héritiers auroient soin de me le faire remettre. » Heureusement, il est bien arrivé et Bourguet en a accusé réception le 1er juillet 1730. On comprend aisément sa satisfaction, on la sent percer dans sa lettre à De Seigneux (du 22 août 1731). « Il m'a paru que je devois me donner l'honneur de vous aprendre que j'ai reçu depuis peu environ cent-cinquante Lettres de ce grand Philosophe ou des personnes qui lui ont écrit. Entre celles-ci il y a des Princesses, des Princes et des Seigneurs de la plus haute distinction. Ce qu'il y a d'agréable

pour moi, c'est que ce sont leurs originaux et les minutes ou les extraits de ses Réponses de la propre main de M. de Leibniz. »

Bourguet lui-même écrit de tous côtés pour enrichir sa collection de lettres. Ses lettres à Seigneux de Correvon[1] nous donnent une idée du zèle qu'il déployait à ce effet : « Je vous remercie très humblement, Monsieur, de la bonté que vous avez eu d'écrire à Paris pour m'obtenir quelques lettres de M. Leibniz. Il seroit à souhaiter que le P. Desmolets de l'Oratoire voulut avoir la bonté de faire chercher les Lettres dont vous parlez. Ils ont tant de gens inactifs dans les couvents qu'il est étonnant, qu'on vous mande qu'il seroit si difficile de découvrir les Lettres de M. Leibniz au P. MALEBRANCHE. Quoiqu'il en soit, je ne vous en ay pas moins d'obligation.... C'est une chose certaine qu'il doit y avoir dans la Bibliothèque de Hanovre un Recueil de Lettres entre M. Leibniz et M. ARNAUD sur des matières pareilles à celles dont le premier a parlé dans sa Théodicée. Cela paroit par une lettre qu'il écrivit à M. DE LA CROZE. Il lui mandoit même qu'il lui donneroit ce Recueil à imprimer à Humbert. Je soubçonne que l'avarice de cet imprimeur a été cause que le public se voit privé d'un livre aussi curieux. Malheureusement le Bibliothécaire de Hanovre n'est apparemment pas capable de donner au public un Recueil des Ecrits de Leibniz. Peut-être qu'à cause des Anglois, grands admirateurs de M. Newton, on laissera, par politique, tous ces Ecrits ensevelis parmi les manuscrits de la Bibliothèque électorale. Ce qui me console, c'est que M. BERNOULLI et HERMAN m'ont promis tout ce qu'ils ont de notre Philosophe. Il seroit bon que M. De Bochat, nôtre illustre ami, peut obtenir de M. PFAFF ou qu'il fasse imprimer toutes les Lettres de M. Leibniz, ou qu'il nous les communique. »

Les démarches de Seigneux à Paris aboutirent par l'intermédiaire de l'académicien De Vèze et du P. Desmolets, à la découverte des lettres de Leibniz à MALEBRANCHE et au

[1] Ces lettres sont aux mains de M. G. de Seigneux à Genève, qui a eu l'obligeance de nous les communiquer.

P. LELONG, ces dernières au nombre d'une vingtaine, uniquement littéraires et relatives à la *Bibliothèque sacrée*. Jordan, qui passa à Paris au printemps de 1733, y fit « copier toutes les lettres de Leibnitz au P. LELONG et une de M. Leibnitz à l'Abbé NICAISE dans laquelle il se justifie sur ce qu'on l'accusait de mépriser des Cartes[1]. »

Tandis que Seigneux écrivait à Paris, Bourguet relançait tous ses correspondants. DES MAIZEAUX écrit de Londres, 26 juillet 1731 : « Je n'ai encore trouvé personne qui eut des lettres de M. Leibniz. » J.-Jacques ZANICHELLI, de Venise, lui envoie le 12 octobre 1731 la copie, — conservée à Neuchâtel, — de deux lettres, qui lui ont donné bien du mal : « Per ritrovare le anesse lettere proposta e riposta l'una del... Libnizio, l'altra dell'Onorato mio Padre, suo buon amico, ho cercato in tutte le lettere di trenta sei anni onde ella consideri quanta fatica feci per veder se vi erano altre lettere. Ho più volte pregato il Sr Dottor ZENDRINI ma... non ha tempo di (mot illisible) le sue lettere per fargliele ottenere. » Je crois ces deux lettres qui roulent sur des questions de physique (minéralogie) inédites. D'après le catalogue de Bodemann[2], il ne semble pas que la minute de Leibniz, qui est datée de Vienne, 22 février 1714, se trouve à Hanovre.

Puisque nous en sommes aux lettres isolées, mentionnons « la belle lettre de M. Leibniz qu'il écrivit en 1672 au célèbre SPIZELIUS, théologien d'Augsbourg, » dont Bourguet parle à De Seigneux. La lettre qui l'accompagnait est de Jean-Georges Schelhorn et datée de Memmingen le 9 février 1732. Un an plus tard, Jacques Brucker envoyait aussi à Bourguet plusieurs lettres de Leibniz à Spizelius, copiées, comme la première, sur l'original même. Elle ne sont plus dans les papiers de Bourguet. Par contre, il y a à Neuchâtel une copie ἐξ αὐτογραφῳ, dont nous ignorons l'origine, de deux lettres de Leibniz à SPERLING ; ce sont celles qu'a publiées Dutens (IV, 268).

Mais à côté de Jordan, les grands fournisseurs de Bourguet

[1] Jordan, *Histoire d'un voyage littéraire fait en MDCCXXXIII*. — La Haye 1735.

[2] *Der Briefwechsel des G. W. Leibniz in der Königlichen Bibliothek zu Hannover*. — Hanovre 1889.

furent HERMAN qui, à la fin de 1731, lui envoya « un petit paquet » de lettres de Leibniz à lui adressées, et surtout JEAN BERNOULLI. La contribution de ce dernier fut extrêmement considérable ; il annonce lui-même, le 11 juin 1731 : « 144 lettres de M. Leibnits et 92 des miennes, outre des papiers ou extraits détachés, » et Bourguet, suivant un compte un peu différent, accuse réception pour 145 lettres de Leibniz, 91 de Bernoulli, 95 papiers détachés qui traitent des mêmes choses que les lettres. Toutes sont numérotées : « Il y a de longues années, dit Bernoulli, qu'on y a mis les numéros, c'étoit sans doute pour les conserver en ordre, je vois que plusieurs de mes lettres y manquent, soit qu'elles se soient perdues ou que je n'en aye point gardé de copie, car je n'ai jamais laissé M. Leibnitz sans réponse. »

On voit quels riches matériaux, plus de quatre cents lettres, Bourguet avait amassés. Le plan suivant lequel il comptait les mettre en œuvre était également arrêté. Une lettre de lui au président Bouhier[1] (7 août 1736) nous renseigne à ce sujet : « Je voulais donner les écrits de M. Leibniz dans un certain ordre : 1° Tout ce qui concerne sa *Dynamique* où la philosophie s'unit aux mathématiques ; 2° sa *monadologie* et son Harmonie préétablie ; 3° les autres pièces philosophiques et physiques ; 4° celles de littérature ; 5° celles qui concernent sa *Dyadique* et son *Arithmétique binaire ;* 6° peut-être enfin les pièces de mathématiques. J'aurais évité de donner ce qui a déjà paru dans le recueil de M. des Maizeaux, dans celui d'Eccart, dans celui de Feller, et il faudra aussi omettre ce que M. Kortholt de Leipzig a donné en dernier lieu, je veux dire depuis deux ou trois ans. »

Ce beau projet ne devait pas aboutir. Au printemps de 1733, la santé de Bourguet est gravement atteinte. « L'on m'a défendu presque toute occupation, » écrit-il. En même temps, sa situation matérielle déjà compromise, par « deux malheureuses banqueroutes, » dans lesquelles il s'était trouvé enveloppé, l'obligeait à la plus stricte économie. « Votre

[1] Les lettres de Bourguet à Bouhier sont à Paris, à la Bibliothèque nationale. Nous en devons la connaissance à M. le prof. A. Piaget, à Neuchâtel.

lettre, écrit-il à Seigneux, m'a coûté 16 kr. et vous n'ignorez pas, Monsieur, que je ne suis pas en état de faire de la dépense, outre que les ports de Lettres m'attirent assez souvent des querelles domestiques. C'est aussi la raison pourquoi je diminue autant que je puis mes correspondances littéraires. » Naturellement, Bourguet n'était pas en état de payer un copiste. « Mes amis me pressent, je souhaite plus qu'eux de donner ces Pièces au public, je travaille et cependant je n'avance pas. »

Rien d'étonnant à ce que Jordan, rentré à Berlin à la fin de 1733, écrive, dans des lettres reçues à Neuchâtel au milieu de mars : « Monsieur Des Maizeaux à Londres m'a fort parlé de notre projet ; mais lui aussi bien que moi craignons qu'il puisse être exécuté, puisque vous êtes fort occupé soit par vos études particulières, soit par vos fonctions publiques... et d'ailleurs, Monsieur, vous pouvez employer votre temps à des choses plus utiles et plus intéressantes. Si cela étoit, vous me feriez plaisir de m'envoyer mon Mss. »

Le 22 mars 1734, Bourguet renvoyait à Jordan cent-cinquante lettres ; en même temps, il réexpédiait à Bernoulli et à Herman un gros et un petit paquet.

Mais, même après ces dépouillements, il restait à Bourguet un trésor, sa propre correspondance avec Leibniz. Il l'avait soigneusement mise au net et la montrait parfois à des amis. De toutes parts, on le sollicitait de ne pas la tenir plus longtemps inédite. A la fin de 1735, J.-R. Brunner, professeur à Berne, fait auprès de Bourguet des démarches très pressantes ; il lui signale un éditeur d'Amsterdam. D'autre part, le 23 juin 1736, Jordan informe Bourguet que lui-même renonce absolument à rien faire : « Je n'ay pas le temps de penser à cela.... Je serois ravi, Monsieur, que vous voulussiez entreprendre l'exécution du projet promis au Public depuis si longtemps. » Là-dessus, Bourguet reprend courage ; laissant pour le moment de côté son rêve d'une édition complète, il fera d'abord un premier volume de ce qu'il a sous la main. « J'envoyai l'autre semaine une copie de ma correspondance avec M. Leibniz à quelques amis pour les prier

de m'indiquer les endroits qui exigeraient quelques notes. Après que le manuscrit aura ainsi passé sous les yeux de quelques amis, j'y ajouterai les explications nécessaires et le donnerai à l'imprimeur. J'ai fait précéder l'extrait de la lettre du P. BOUVET à M. Leibniz sur sa Dyadique qui fut l'occasion de la correspondance dont ce grand philosophe m'honora depuis 1707 jusqu'à sa mort. Il y a encore quatre lettres ou extraits que j'écrivis alors à M. Jablonski, puis une lettre au P. Bouvet; vingt-cinq lettres[1] ensuite tant de M. Leibniz que de moi sur divers articles de littérature et de philosophie, en particulier s'il est possible de prouver la création par les seules lumières de la nature. Enfin j'ai joint à ce recueil sept lettres latines qui contiennent ma correspondance avec un abbé vénitien qui, depuis, a été ou est peut-être encore à Paris, sur cette question du système de M. Leibniz, si Dieu a créé le plus parfait de tous les mondes possibles » (à Bouhier, 7 août 1736). L'abbé en question est l'abbé Petricini. Cette partie du recueil est conservée à Neuchâtel.

L'entrain est revenu à Bourguet, il recommence ses recherches. « Ne pourrait-on pas, écrit-il à Bouhier le 12 novembre 1736, obtenir par votre crédit une copie des lettres que

[1] C'est bien le nombre des lettres que nous connaissons (cf. Gerhardt *op. cit.* et Isely *op. cit.*) : 14 de Leibniz et 11 de Bourguet, pourvu que l'on considère la pièce qui, dans Gerhardt, porte le N° 1 comme une véritable lettre de Leibniz à Bourguet. Elle était renfermée dans une lettre de Jablonski à Bourguet, datée de Berlin le 18 février 1708, qui contient ces mots : « Quas R. P. Bouveto destinaras excellentissimo Leibnitzio commendavi qui qua ratione eas curaverit adjunctis ipse significat. Epistola Amanuensis manu scripta est, ad calcem vero aliquot lineæ manu ipsius Leibnitii sunt exaratæ. »

Gerhardt (*Die philosophischen Schriften von Leibniz*, III, 540) renvoie à l'extrait de la lettre du P. Bouvet que Leibniz. avait fait paraître dans le *Journal de Trévoux* de 1704. Pour être complet, l'éditeur futur devra y joindre la lettre de Bourguet au P. Bouvet dont parle Jablonski. Elle est du 5 mars 1707. On en trouve le texte dans le *Mercure suisse* de mars 1734.

Jablonski continua à servir occasionnellement d'intermédiaire entre Leibniz et Bourguet. Une lettre du 26 décembre 1710 à ce dernier lui explique les causes diverses qui ont retardé la lettre qu'il a adressée à Leibniz, puis la réponse de celui-ci.

M. Leibniz avait écrites à divers savants jésuites : au PÈRE LE GOBIEN, au P. GRIMALDI, au P. BOUVET, au P. TOURNEMINE peut-être et à plusieurs autres ? Ces monuments de la modération et du savoir de ce grand homme feraient beaucoup d'honneur à sa mémoire et aux savants à qui il écrivait, surtout si l'on pouvait recouvrer des copies des lettres qu'ils lui écrivirent à leur tour.

» Le caractère de M. Leibniz, qui aimait à rendre justice à chacun, est si aimable, il est si estimable qu'on ne saurait assez le présenter aux savants afin de leur faire perdre la jalousie et l'animosité qui ne règnent que trop souvent entre eux. » « Le P. de Tournemine ne m'a point fait de réponse, mande Bouhier le 16 mars 1737, sur la demande que je lui avois faite des lettres de ce grand homme, j'en suis très en colère contre lui. » — « Permettez-moi, Monsieur, écrit Bourguet (2 août 1737), de remarquer à cette occasion que le P. Tournemine cache ses lettres de M. Leibniz parce qu'elles contiennent les raisons qui l'empêchaient de se ranger à l'Eglise romaine quoiqu'il eut des idées à quelques égards plus douces que le reste des protestants. J'ai une anecdote là-dessus que vous verrez, s'il plaît à Dieu dans le recueil de lettres que je prépare. »

L'année suivante (28 novembre 1738), Bourguet essaie de lancer Bouhier sur une nouvelle piste : « Ne pourroit-on pas obtenir par votre moyen les lettres de M. de Leibniz à feu M. DE LANTIN, conseiller à votre parlement. » Mais Bouhier lui répond que c'est peine perdue. Le fils du conseiller est un homme intraitable, « tant qu'il vivra, il ne faut pas espérer les tirer de ses mains. »

D'autres difficultés, d'ordre matériel, sont survenues ; Bourguet pourtant n'est pas découragé : « 2 avril 1737. On vient de m'avertir que Bousquet, libraire à Lausanne, ne pourra imprimer ma collection que l'année prochaine. Cela pourra bien me faire résoudre à la faire imprimer en Hollande ; car nos éditeurs ne sont pas en état d'en faire la dépense. Sans cela j'aurais été ravi de faire imprimer ce recueil sous mes yeux. »

Sur ces entrefaites, le P. TOURNEMINE meurt et Bourguet en conçoit un nouvel espoir. Cette fois c'est Delafaye qu'il prend pour intermédiaire. Les lettres dans lesquelles celui-ci rend compte de son mandat valent d'être citées :

« Paris 10 août 1739.... J'ai parlé des papiers du feu P. Tournemine au P. J.-B. Souciet qui m'a promis d'en faire demander des nouvelles pour me mettre en état d'agir ensuite comme vous le désirez par rapport aux lettres de feu M. de Leibnitz, mais il craint qu'il ne soit difficile d'y parvenir bientôt, attendu que celui entre les mains de qui ces papiers ont passé est tombé d'apoplexie. D'ailleurs le P. Souciet demeure au collège de Louis le Grand et le Dépositaire à la maison Professe ; l'on n'a pas de nouvelles d'un quartier de Paris à l'autre aussi promptement qu'on le désire. »

« 29 may 1740. J'ay été à la maison Professe des jésuites ou j'ay vû le P. Roger, dépositaire des papiers du feu P. Tournemine. Il n'a jamais examiné ces papiers et vous jugez bien qu'il veut passer en revue les lettres de M. de Leibnitz pour voir si elles sont toutes communicables. J'ay lû aisément dans son intention et je lui ay dit que le grand éloignement de nos quartiers ne me permettoit pas de l'importuner souvent, que cependant je ne lui promettois pas de l'exempter entièrement de mon importunité. Il m'a promis qu'après s'être donné le tems que peut demander cet examen et que peut prendre un homme qui a d'autres occupations, s'il se trouve des lettres de M. de Leibnitz, il les adressera au R. P. Souciet pour me les faire tenir. »

Ces lignes sont la dernière trace que nous ayons trouvée dans la correspondance de Bourguet d'un projet qu'il caressa sans doute jusqu'à sa mort. Il n'est pas surprenant qu'il n'ait pas donné l'édition restreinte dont il parlait. Sa santé ne s'était pas améliorée, sa vue lui rendait toute écriture pénible et presque impossible, ses ressources enfin étaient toujours aussi modestes. Dans l'automne de 1740, ses amis, par l'intermédiaire de Jordan, sollicitèrent pour lui du roi-philosophe une modeste pension qui lui permît de mener à

bien les travaux commencés ; il semble que leur supplique soit restée sans réponse.

« Je suis un trop petit objet, écrit Bourguet à Bouhier, pour qu'un si grand prince puisse penser jamais à moi. Je souhaiterais seulement d'être mis en état de pouvoir penser uniquement de donner au public les différentes pièces que je ne puis jamais trouver le temps d'achever. Mais d'autres acquitteront cent fois mieux que moi mes dettes envers le public de sorte qu'il n'y aura pas une grande perte quand même je resterais insolvable. »

Au moment où la grande dette de la postérité envers Leibniz est sur le point d'être payée, il n'était que juste de faire connaître les efforts d'un homme « trop modeste, » — comme De Vèze l'écrivait à Seigneux, — qui peina vingt ans pour apporter son tribut au génie d'un ami.

Ceci était déjà composé quand j'ai appris l'existence d'un manuscrit de la Bibliothèque de Rouen actuellement coté 1113 (0.39), anc. 0.62, « contenant copie de lettres de Leibniz, Bourguet, etc., et, à la suite, des lettres de Bourguet à Michel Petricius, 438 et 52 pp. » C'est, très probablement, le recueil même dont Bourguet écrivait à Bouhier (cf. p. 376) ; c'est certainement celui dont s'est servi Dutens.